

DE BREENDONK A MAUTHAUSEN

MAUTHAUSEN, une petite ville autrichienne, au bord du Danube, près de la ville de LINZ. Le site est agréable, joli, les maisons, les auberges au bord du fleuve ont des couleurs dont les tons pastel s'harmonisent avec la douceur du paysage. Les habitants donnent l'image de l'Autriche touristique, souriante et hospitalière.

MAUTHAUSEN, c'est aussi le nom d'un camp de concentration nazi, construit dès 1938 comme une forteresse au sommet de la colline dominant le village. Une forteresse de pierres de granit arrachées à la carrière par des hommes et transportées par eux jusqu'au sommet, par un escalier de 186 marches de hauteurs inégales et branlantes. Tout ce qui est pierre à MAUTHAUSEN vient de la carrière, des pierres qui ont causé la mort de milliers de prisonniers.

En effet, c'est là que furent détenues près de 200.000 personnes dont 4.700 femmes et 15.000 enfants et adolescents.

Plus de 100.000 ont succombé de faim, de froid, d'épuisement suite aux travaux forcés, de maladies, de coups, pendus, tués, gazés.

C'est le 10 mai 1942, dans le courant de la nuit, que le premier convoi de 120 prisonniers politiques belges, tous résistants, est arrivé à mauthausen. Après avoir été rassemblés à BREENDONCK, venant de différentes prisons du pays, nous avons été transportés dans des wagons à bestiaux, couchant à même le sol, avec très peu de nourriture et cela durant 60 heures.

En arrivant, déjà épuisés par ce long voyage, dans la nuit sombre, dans une petite gare inconnue, nous avons été accueillis par des soldats dont les uniformes portaient des têtes de mort et des tibias. Nous venions de découvrir des S.S. dont nous avons entendu parler, de sinistre réputation.

Où étions-nous arrivés ? ... Nous l'ignorions.

Avec forces, hurlements et les aboiements des chiens, avec des coups déjà, nous avons été extraits des wagons puis mis en rang par cinq, formant ainsi une colonne qui s'est immédiatement mise en route.

La colonne est entrée dans une localité où nous avons emprunté une rue dont les volets des maisons étaient clos et dans un silence troublé par les cris des S. S., les aboiements des chiens et le martèlement des pas sur la route pavée.

Au bout d'une demi-heure, la colonne a quitté la route pour s'engager dans un petit chemin empierré serpentant sur le flanc de la colline, entre quelques formes isolées. Après un bon quart d'heure, le chemin est devenu plus pentu, plus dur, sinuant entre deux versants abrupts. La colonne s'est allongée, les S.S. criaient, frappant les traînants à coups de crosse de fusils.

Tout à coup, dans la nuit noire, car il devait être près de minuit, la colonne est arrivée près du sommet de la colline et nous avons découvert une large et haute muraille de pierres surmontées de fils barbelés, garnies de plusieurs tours de guet, le tout balayé par des projecteurs.

Arrivés devant une grande porte, nous avons remarqué qu'elle était surmontée d'un aigle tenant dans les serres l'emblème nazi. Nous sommes entrés dans une longue cour fortifiée puis, après l'avoir parcourue, nous avons gravi un large escalier de quelque 20 marches et nous sommes arrivés devant une autre grande porte percée dans une construction érigée dans un mur d'enceinte, construction constituée par deux tours carrées reliées par un pont et coiffées, chacune, d'un pavillon vitré d'appartenance chinoise.

Dans les tours, des sentinelles S.S. veillaient avec des mitrailleuses braquées sur nous tandis qu'un puissant projecteur balayait alternativement l'extérieur et l'intérieur du camp.

Nous sommes alors entrés dans une très longue cour bordée de baraques en bois et la porte s'est refermée sur nous ; les S.S. avant de se retirer, nous ayant confiés à des hommes bien portants vêtus de costumes rayés de bagnard. Nous avons été alignés à l'entrée de la cour puis hâtivement questionnés par des hommes qui ont dépouillé ceux qui avaient conservé un colis. Déjà, certains ont reçu des gifles ou des coups de poing. Nous avons ensuite été dirigés vers une baraque, à droite et on nous a fait descendre un escalier étroit donnant accès à une grande cave bien éclairée dans laquelle il y avait d'autres hommes en vêtements rayés.

Nous avons reçu l'ordre de nous dévêtir complètement et de déposer tout ce que nous possédions encore : montre, bracelet, alliance, etc.. puis nous avons été pris en charge par des coiffeurs qui nous ont tondus partout, nous faisant même grimper sur un tabouret pour atteindre nos endroits les plus intimes, le raffinement étant de nous faire une bande au milieu du crâne (une stasse) avec une tondeuse plus fine.

Nous avons ensuite été littéralement poussés vers une pièce voisine qui était une très grande salle de douches dans laquelle nous avons été douchés, aussi bien avec de l'eau bouillante que froide.

Pendant ce temps, les hommes qui nous avaient accueillis frappaient et repoussaient sous les douches ceux qui voulaient se retirer, cela paraissait bien les amuser.

Au bout d'un certain temps, nous avons repris place dans la première salle, sans avoir de quoi s'essuyer et nous avons reçu une chemise, un caleçon long et des sandales à semelles de bois.

Après être sortis de ces salles, nous avons été emmenés vers le fond de l'immense cour et, après être entrés dans une nouvelle enceinte fermée par de hauts murs, nous avons été introduits dans une baraque, cela avec force, hurlements et coups de matraque, et puis dans une grande chambre où nos gardiens nous ont fait coucher à même le sol, toujours en criant et en donnant des coups afin que nous nous tassions les uns contre les autres. Puis ils ont décroché les fenêtres en disant que l'air froid était bon pour la santé. Nous avons quand même eu droit à une couverture.

Nous ne savions pas encore que nous étions entrés dans un monde inhumain, un bagne où des bandits, à la solde des S.S., allaient nous imposer une discipline de fer, cruelle, sans limites.

Vers 5 heures du matin, nous avons été éveillés par ces individus peu nombreux, mais nantis d'une matraque, qui nous ont fait lever en hurlant des mots que nous ne comprenions pas encore et, tout en recevant des coups, nous avons été poussés dehors, dans une courette longeant toute la baraque, de plus ou moins 5 à 6 mètres de largeur.

Alignés par 5, comptés et recomptés par un des hommes puis par un S.S., nous sommes restés debout pendant plus d'une heure.

Entretemps, deux hommes avaient apporté un bidon qui devait contenir un liquide. Après l'appel, celui qui devait être le chef nous a harangués puis a renversé une partie du contenu du bidon, une espèce de bouillon, en disant que nous n'avions pas le droit d'en obtenir, n'ayant pas été obéissants. Ce sont des camarades du convoi qui parlaient la langue allemande qui nous l'ont dit par la suite.

Nous avons très faim évidemment. Néanmoins, nous sommes restés toute la matinée dehors recevant une veste rayée, un pantalon et un béret rayés également, ainsi que deux morceaux de toile blanche sur lesquelles on avait imprimé un numéro matricule et la lettre B. Nous avons aussi reçu une plaque bracelet en métal avec le même numéro matricule. Nous avons perdu notre identité, nous n'étions plus que des numéros.

Toute la journée allait se dérouler à coudre nos numéros sur la veste et sur le pantalon, à apprendre, en langue allemande, tout ce qu'il convenait de savoir pour vivre dans le camp : comment s'aligner correctement, comment marcher en rangs, faire demi-tour, comment saluer surtout en enlevant le béret. Tout cela, toujours avec force, cris et coups souvent.

Nous avons alors appris que nous étions dans un camp de concentration, du nom de MAUTHAUSEN, en Autriche, qu'il y avait déjà de nombreux prisonniers dans le camp depuis 1938, des Allemands, des Autrichiens, des Polonais, des Tchèques, des Russes ainsi que des Espagnols.

Nous avons appris que nous étions dans un bloc (baraque) n° 16 de quarantaine pour quelques jours, mais qu'on allait néanmoins être affectés à des travaux à l'extérieur, soit à des travaux de terrassement pour la construction d'une plaine de sports pour les S.S. et d'une annexe du camp ou à la carrière.

A midi, nous avons encore subi un appel sur place, puis nous avons reçu un bol d'un litre de soupe aux rutabagas. Nous avons tellement faim que cette soupe nous a régalés, et pourtant !

...

Le reste de la journée s'est déroulé comme le matin, toujours dehors, car nous ne pouvions entrer dans le bloc constitué de deux chambres situées de part et d'autre de trois petites pièces centrales, celle du milieu pourvue d'une grande vasque pour se laver, les deux autres, d'urinoirs et de sièges de W.C non séparés les uns des autres par une paroi.

Le soir, vers 18 heures, nouvel appel puis distribution d'un morceau de pain presque noir, d'environ 300 grammes, d'une rondelle de saucisson et une tasse de café noir.

Vers 20 heures, nous avons pu rentrer dans une chambre pour passer la nuit, plus tranquillement que la précédente, mais en dormant toujours sur une paille.

Le jour suivant, nous avons été interrogés dans un bureau situé dans une grande baraque située à l'extérieur du camp, près de la porte d'entrée. Nous avons été questionnés par des hommes en civil (nous avons appris que c'était la gestapo du camp) sur le plan politique, religieux et du travail. Ces hommes nous ont dit que si nous étions corrects, il ne nous serait fait aucun mal, que nous devons accepter le nouvel ordre nazi. Nous avons aussi appris que nous avions une classification spéciale, la catégorie N.B., soit NACHT UND NEBEL (Nuit et Bouillard) à cause de notre opposition à l'armée allemande dans notre pays, que nous ne pourrions jamais écrire ni recevoir des lettres, ni des colis, ni avoir de contact avec le monde extérieur.

Le lendemain, après l'appel du matin, nous avons été emmenés par des hommes de notre bloc à l'extérieur du camp, à quelque 300 mètres de l'entrée et affectés à des travaux de terrassement, les uns avec des pelles et des pioches, les autres poussant des wagonnets pour l'évacuation des terres.

Nous avons ainsi fait la connaissance des kapos allemands, en tenue de bagnard eux aussi, mais dont le triangle était vert. Le travail était particulièrement pénible d'autant plus que chaque fois qu'il y avait un ralentissement, les kapos criaient et frappaient certains d'entre nous parmi les moins actifs. On imagine mal que l'on puisse travailler et résister dans des conditions de vie pareilles, d'autant plus que celles du bloc n'étaient pas des meilleures non plus. Promiscuité gênante, humiliante, nourriture insuffisante, appels prolongés, cris, coups, repos perturbé.

A la fin du mois, beaucoup de camarades étaient diminués physiquement, démoralisés et les premiers décès ont eu lieu.

Entretemps, nous étions sortis du bloc de quarantaine et certains camarades avaient été affectés à d'autres kommandos de travail et placés dans d'autres blocs, tandis qu'une trentaine de camarades avaient été transférés au camp de GUSEN, au bord du Danube, à 4 km de MAUTHAUSEN.

Nous avons été désignés pour ces kommandos de travail, quelques-uns, une minorité en fonction de notre profession, les autres aux travaux de terrassement, de construction d'un mur, à la carrière ou à d'autres travaux épuisants.

Durant notre séjour en quarantaine, nous avons appris comment fonctionnait le camp de concentration de MAUTHAUSEN. La hiérarchie S.S., depuis le commandant (Lagercommandant) jusqu'aux responsables des kommandos de travail (Kommandofürher) et des blocs (Blockfürher), tous ayant droit de vie et de mort, sans autres formes de procès, sur les détenus.

Nous avons appris que la hiérarchie interne au camp était l'apanage des droits communs, reconnaissables au triangle vert sur leur veste, sortis des prisons, allemands, criminels, escrocs, voleurs, complètement à la solde des S.S. et ayant les mêmes droits sur les détenus politiques sur lesquels ils s'acharnaient souvent pour obtenir les faveurs des S.S.

Parmi eux, un chef de camp (Lagerältester), un second et un secrétaire (Lagerschreiber), des chefs de baraques (Blockältester) et puis les kapos, c'est-à-dire des contremaîtres ou des chefs d'équipe ayant la mission de faire travailler les détenus. C'était pour la plupart, de sinistres bandits et ceux qui dirigeaient les kommandos de la carrière, de la construction ou des

terrassements ne se privaient pas d'exercer leurs pouvoirs avec toute la brutalité requise. Il ne faisait pas bon d'être pris en point de mire par eux, car ils s'acharnaient alors sur les malheureux incapables de travailler, les frappant jusqu'à les mettre à mort sans être inquiétés après.

Après notre affectation à un bloc déterminé, en fonction du kommando de travail, nous avons pu occuper un lit dans un ensemble de 3 lits superposés, ayant 80 cm de largeur, garni d'une paille de crin et d'une couverture. La discipline dans les blocs variait en fonction du chef de bloc, du secrétaire ou des kapos et, là aussi, il ne faisait pas bon d'avoir été remarqué par l'un d'eux. Ceux-là étaient alors privés de nourriture, battus à coups de matraque, souvent au bas du dos et sur la tête et nombreux sont ceux qui ont succombé à la suite de coups reçus.

L'appel du matin, sur la place d'appel, de tous les blocs réunis se faisait assez rapidement. Puis les kommandos de travail se formaient dans un grand brouhaha et souvent aussi sous les coups. L'appel de midi avait lieu soit au travail, soit au camp, pour ceux occupés à proximité.

L'appel du soir se faisait à nouveau sur la place d'appel, tous blocs réunis. Comptés une première fois par les chefs de blocs, puis par les blockführer S.S., les prisonniers devaient rester au garde-à-vous jusqu'à ce qu'un gradé, le Rapportführer commande aux détenus de se décoiffer, et ils devaient rester immobilisés et très attentifs de façon à exécuter le commandement le plus parfaitement possible en faisant claquer tous ensemble le béret sur le côté du pantalon.

En cas de mauvaise exécution, le salut pouvait être recommencé à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'il soit estimé bon. Ce genre d'appel pouvait alors durer des heures, quel que soit le temps. Dans ce cas, les S.S., les chefs du camp et des blocs s'énervaient, s'excitaient. On devait faire de la gymnastique et les coups pleuvaient encore sur nous.

Quand enfin on rentrait au bloc, il fallait filer doux et de suite après la distribution du pain et de la rondelle de saucisson, il fallait manger vite afin de se mettre au lit de suite pour essayer de récupérer la fatigue de telles journées.

A ce train, vous imaginez que nombreux ont été les camarades qui n'ont jamais résisté et qui ont succombé assez rapidement.

Dans le courant du mois d'août 1942, il ne restait plus qu'une trentaine de camarades de notre convoi : les autres étant morts d'épuisement, ayant souffert de la faim, du manque de repos suite aux travaux exténuants ou à la suite de coups reçus, de blessures ou de maladie.

Nous étions donc quelques-uns à avoir résisté, grâce à des travaux plus légers, à l'abri des intempéries car les conditions de vie à l'intérieur du camp étaient les mêmes.

Nous avons simplement eu un peu de chance, pendant un certain temps du moins. Nous avons eu aussi des tortures diverses, certains continuant à avoir des travaux légers, d'autres plus lourds, d'autres encore étant transférés au camp de GUSEN pour connaître, là aussi, des sorts divers, les uns travaillant dans une des carrières de GUSEN, à la construction d'une voie ferrée ou un mur d'enceinte, à l'extérieur du camp, d'autres occupés à l'abri à l'exécution de travaux plus légers.

La captivité des rescapés de notre convoi allait encore être modifiée par la suite, quelques-uns étant transférés au camp de NATEZELLER, en Alsace, où on rassemblait des N.N. survivants (on n'a jamais su pourquoi) et aussi à DACHAU et à ALLACH où après des moments difficiles, mais moins pénibles qu'à MAUTHAUSEN et à GUSEN, nous avons été libérés les 29 et 30 avril 1945, tandis que ceux restés à MAUTHAUSEN, étaient libérés le 7 mai.

Du transport de BREENDONK du 8 mai 1942, nous n'étions plus qu'une quinzaine de rescapés.

Je vous laisse le soin de tirer les conclusions de cette hécatombe, en vous rappelant que sur 200.000 prisonniers comptabilisés à MAUTHAUSEN et dans les camps annexes dépendant de MAUTHAUSEN, plus de 100.000 ont succombé.

Ceux qui sont revenus ont eu chacun leur histoire, ont accompli des parcours différents les uns des autres.

Certains ont laissé des témoignages mais ils n'ont pas tout dit par pudeur, parce que tout ne peut être dit alors qu'il reste pourtant tant à dire sur les camps nazis.

Peut-être devrions-nous en dire davantage aujourd'hui ?

Si vous m'interrogez après avoir lu ce qui précède, je vous raconterai peut-être mon parcours ou celui qui m'est bien connu de certains camarades, non pour en tirer vanité ou gloire, mais pour vous permettre de comprendre, éventuellement, comment certains ont survécu à cet univers concentrationnaire nazi.

Pour que vous sachiez que la vie est parsemée d'embûches, de difficultés, de drames, qu'elle doit beaucoup au hasard, mais qu'il faut néanmoins vouloir se battre en toutes occasions afin de vaincre l'adversité et qu'il faut toujours garder confiance en l'avenir, même si le bout du tunnel vous paraît lointain.